

Filippo Tommaso Marinetti, « Manifeste du Futurisme », *Le Figaro*, 20 février 1909.

Le Futurisme

M. Marinetti, le jeune poète italien et français, au talent remarquable et fougueux, que de retentissantes manifestations ont fait connaître dans tous les pays latins, suivi d'une pléiade d'enthousiastes disciples, vient de fonder l'Ecole du "Futurisme" dont les théories dépassent en hardiesse toutes celles des écoles antérieures ou contemporaines. Le *Figaro* qui a déjà servi de tribune à plusieurs d'entre elles, et non des moindres, offre aujourd'hui à ses lecteurs le manifeste des "Futuristes". Est-il besoin de dire que nous laissons au signataire toute la responsabilité de ses idées singulièrement audacieuses et d'une outrance souvent injuste pour des choses éminemment respectables et, heureusement, partout respectées? Mais il était intéressant de réserver à nos lecteurs la primeur de cette manifestation, quel que soit le jugement qu'on porte sur elle.

Nous avons veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupoles de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avons discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines à nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs!

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautant, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

– Allons, dis-je, mes amis! Partons! Enfin, la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers anges! – Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous! Partons! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre! ... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne ...

Le grand balai de la folie nous arracha à nous-mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Çà et là, des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

– Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves! ...

Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent!... Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'Absurde!

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cyclistes me désapprouvèrent, titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondolement stupide discutait sur mon terrain ... Quel ennui! Pouah! ... Je coupai court et, par dégoût, je me flanquai dans un fossé ...

Oh! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse! Fossé d'usine! J'ai savouré à pleine bouche la boue fortifiante!

Le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la complainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous les hommes *vivants* de la terre:

Manifeste du Futurisme

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.
3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle: la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux, tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace*.
5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.
6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.
7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut

violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.

8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles! A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre, – seule hygiène du monde, – le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon; les locomotives au grand poitrail qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux et le vol glissant des avions, dont l'hélice a des claquements de drapeaux et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le *Futurisme*, parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires.

L'Italie a été trop longtemps le marché des brocanteurs qui fournissaient au monde le mobilier de nos ancêtres, sans cesse renouvelé et soigneusement mitraillé pour simuler le travail des taretts vénérables. Nous voulons débarrasser l'Italie des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières!... Identiques vraiment dans leur sinistre coudoisement de corps qui ne se connaissent pas. Dortoirs publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres haïs ou inconnus. Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entre-tuant à coups de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an! ... Nous pouvons bien l'admettre!... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Joconde*, nous le concevons!... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas!...

Admirer un vieux tableau, c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés?

En vérité, la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières d'efforts perdus, ces calvaires de rêves crucifiés, ces registres d'élans brisés!...) est pour les artistes ce qu'est la tutelle prolongée des parents pour des jeunes gens intelligents, ivres de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit ... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes*!

Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés!... Les voici! Les voici!... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées!... Oh! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses! A vous les pioches et les marteaux!... sapez les fondements des villes vénérables.

Les plus âgés d'entre nous ont trente ans: nous avons donc au moins dix ans pour accomplir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles!... Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la cadence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leurs doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar pianoté par la pluie monotone, accroupis près de nos avions trépидants, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que feront nos livres d'aujourd'hui flambant gaiement sous le vol étincelant de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, haletants d'angoisse et de dépit, et, tous, exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élanceront pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admiration pour nous. Et la forte et la saine Injustice éclatera radieusement dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'âpre volonté, à la hâte, en délire, sans compter, à tour de bras, à perdre haleine.

Regardez-nous! Nous ne sommes pas essouffés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse! Cela vous étonne? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu! – Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

Vos objections? Assez! assez! Je les connais! C'est entendu! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence

nous affirme. – Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et le prolongement de nos ancêtres. – Peut-être! soit!...
Qu'importe?... Mais nous ne voulons pas entendre! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes! Levez plutôt la tête!

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi insolent aux étoiles!

F.-T. Marinetti.

Poème de Marinetti : « À mon Pégase »

Dieu véhément d'une race d'acier,
Automobile ivre d'espace,
qui piétines d'angoisse, le mors aux dents stridentes !
Ô formidable monstre japonais aux yeux de forge,
nourri de flamme et d'huiles minérales,
affamé d'horizons et de proies sidérales,
je déchaîne ton cœur aux teuf-teufs diaboliques,
et tes géants pneumatiques, pour la danse
que tu mènes sur les blanches routes du monde.
Je lâche enfin tes brides métalliques... Tu t'élances,
avec ivresse, dans l'Infini libérateur !...
Au fracas des abois de ta voix...
voilà que le Soleil couchant emboîte
ton pas véloce, accélérant sa palpitation
sanguinolente au ras de l'horizon...
Il galope là-bas, au fond des bois... regarde !...

Qu'importe, beau démon ?...
Je suis à ta merci... Prends-moi !
Sur la terre assourdie malgré tous ses échos,
sous le ciel aveuglé malgré ses astres d'or,
je vais exaspérant ma fièvre et mon désir
à coups de glaive en pleins naseaux !...
Et d'instant en instant, je redresse ma taille
pour sentir sur mon cou qui tressaille
s'enrouler les bras frais et duvetés du vent.

Ce sont tes bras charmeurs et lointains qui m'attirent !
ce vent, c'est ton haleine engloutissante,
insondable Infini qui m'absorbes avec joie !...
Ah ! Ah !... des moulins noirs, dégingandés,
ont tout à coup l'air de courir
sur leurs ailes de toile baleinée
comme sur des jambes démesurées...

Voilà que les Montagnes s'apprêtent à lancer
sur ma fuite des manteaux de fraîcheur somnolente...
Là ! Là ! regardez ! à ce tournant sinistre !...

Montagnes, ô Bétail monstrueux, ô Mammouths
qui trottez lourdement, arquant vos dos immenses,
vous voilà dépassés... noyés...
dans l'écheveau des brumes !...
Et j'entends vaguement
le fracas ronronnant que plaquent sur les routes
vos jambes colossales aux bottes de sept lieues...

Montagnes aux frais manteaux d'azur !...

Beaux fleuves respirant au clair de lune !...
 Plaines ténébreuses ! je vous dépasse au grand galop
 de ce monstre affolé... Étoiles, mes Étoiles,
 entendez-vous ses pas, le fracas des abois
 et ses poumons d'airain croulant interminablement?
 J'accepte la gageure... avec Vous, mes Étoiles !...
 Plus vite !... encore plus vite !...
 Et sans répit, et sans repos !...
 Lâchez les freins !... Vous ne pouvez ?...
 Brisez-les donc !...
 Que le poulx du moteur centuple ses élans ! »

« Une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace. » Filippo Tommaso Marinetti, *Manifeste du Futuriste*, 1909



Luigi Russolo (1885 - 1947) *Automobile in corsa (Composition, Dynamisme d'une automobile)* [1912 - 1913], Huile sur toile, 106 x 140 cm

Cette peinture est l'œuvre du peintre italien Luigi Russolo (1885-1947). Datant de 1912-1913, elle s'intitule *Dynamisme d'une automobile*. Proche du mouvement futuriste, Russolo s'intéresse dans cette œuvre à la vitesse.

Notice disponible sur le site du Centre Pompidou : « À travers l'automobile, sujet récurrent chez les peintres futuristes, c'est le thème de la vitesse qui est traité et, particulièrement chez Russolo, ses résonances optiques et sonores. La représentation de la machine se trouve ici éclipsée au profit de la traduction plastique de la vitesse : sa silhouette, soulignée par un contre-jour bleu soutenu, est à peine visible, morcelée dans l'espace qu'elle dynamise tout entier. Couleurs en fusion, bâtiments basculés en arrière, chaussées aspirées dans son sillage synthétisent les perceptions visuelles accélérées que l'automobiliste expérimente. La succession d'angles aigus concentriques, sur l'axe médian de la toile, ordonne toute la surface picturale. Elle traduit, par son rythme même, l'accélération puissante du moteur, comme sa vibration sonore qui s'étend à l'espace tout autour. »

Issu d'une famille de musiciens, Russolo reviendra à la musique à la même époque. Il publie en 1913 un manifeste de musique futuriste, *L'Art des bruits* (*L'arte dei rumori*). Russolo y soutient l'idée que l'oreille humaine s'est familiarisée avec la vitesse, l'énergie et le bruit de l'environnement sonore urbain et industriel, et que cette nouvelle palette sonore nécessite une approche renouvelée des instruments et de la composition musicale. Luigi Russolo est d'ailleurs considéré comme l'un des précurseurs de la musique concrète.

Marinetti a aussi écrit un poème intitulé « Chanson de l'automobile » voir (en espagnol) :

<http://blog.pucp.edu.pe/blog/latravesiadelfantasma/2009/02/21/cancion-del-automovil-filippo-tomasso-marinetti/> et https://digilander.libero.it/tesina2006/all%27automobile_da_corsa.htm un recueil intitulé ainsi qu'un recueil intitulé « Lussuria velocita »



Marinetti à bord de son automobile en 1908

Marinetti, « Chanson de l'automobile »

*Veemente dio d'una razza
d'acciaio,
Automobile ebbrrra di spazio,
che scalpiti e frrrremi
d'angoscia
rodendo il morso con striduli
denti...
Formidabile mostro
giapponese,
dagli occhi di fucina,
nutrito di fiamma
e d'oli minerali,
avido d'orizzonti e di prede
siderali...
Io scateno il tuo cuore che
tonfa diabolicamente,
scateno i tuoi giganteschi
pneumatici,
per la danza che tu sai danzare
via per le bianche strade di
tutto il mondo!...*

*Allento finalmente
le tue metalliche redini,
e tu con voluttà ti slanci
nell'Infinito liberatore!
All'abbaiare della tua grande
voce
ecco il sol che tramonta
inseguirti veloce
accelerando il suo
sanguinolento
palpito, all'orizzonte...
Guarda, come galoppa, in
fondo ai boschi, laggiù!...
Che importa, mio dèmone
bello?
Io sono in tua balia!...
Prrrendimi!... Prrrendimi!...*

*Sulla terra assordata, benché
tutta vibri
d'echi loquaci;
sotto il cielo accecato, benché
folto di stelle,
io vado esasperando la mia
febbre
ed il mio desiderio,
scudisciandoli a gran colpi di
spada.*

Dieu véhément d'une race
d'acier,
Voiture ivrrre de l'espace,
qui piaffes et frrrémit
d'angoisse
en rongeant le mors avec des
dents qui strident...
Formidable monstre japonais,
par les yeux de forge,
nourri de flamme
et de l'huile minérale,
avide d'horizons et de proies
sidérales...
Je libère ton cœur qui ronfle
diaboliquement,
Je libère tes gigantesques
pneumatiques,
pour la danse que tu sais
danser
par les rues blanches du monde
entier...

Je desserre enfin
tes rênes métalliques,
et tu t'élances avec volupté
dans l'Infini libérateur!
A l'aboïement de ta grande
voix
Voici le soleil qui se couche
Et te pourchasse
en accélérant sa
palpitation sanguine,
à l'horizon...
Regarde comme il galope, au
fond des bois, là-bas...
Qu'importe, mon beau
démon ?
Je suis à ta merci !...
Prrrends-moi ! Prrrends-moi

Sur la terre assourdie, bien
qu'elle vibre toute
d'échos loquaces;
sous le ciel aveuglé, bien que
dense d'étoiles,
Je vais exacerbant ma fièvre
et mon désir,
les cravachant à grands coups
d'épée.

*E a quando a quando alzo il
capo
per sentirmi sul collo
in soffice stretta le braccia
folli del vento, vellutate e
freschissime...
Sono tue quelle braccia
ammalianti e lontane
che mi attirano, e il vento
non è che il tuo alito d'abisso,
o Infinito senza fondo che con
gioia m'assorbi!...*

*Ah! ah! vedo a un tratto mulini
neri, dinoccolati,
che sembran correr su l'ali
di tela vertebrata
come su gambe prolisse...
Ora le montagne già stanno per
gettare
sulla mia fuga mantelli di
sonnolenta frescura,
là, a quella svolta bieca.
Montagne! Mammuth in
mostruosa mandra,
che pesanti trotte, inarcando
le vostre immense groppe,
eccovi superate, eccovi avvolte
dalla grigia matassa delle
nebbie!...
E odo il vago echeggiante
rumore
che sulle strade stampano
i favolosi stivali da sette leghe
dei vostri piedi colossali...*

*O montagne dai freschi
mantelli turchini!...
O bei fiumi che respirate
beatamente al chiaro di luna!
O tenebrose pianure!... Io vi
sorpasso a galoppo!...
Su questo mio mostro
impazzito!...
Stelle! mie stelle! l'udite
il precipitar dei suoi passi?...*

Et quand je lève la tête
pour me sentir sur mon cou
en serrant doucement les bras
fous du vent, veloutés et très
frais...
Ce sont tes bras qui t'enlacent
qui m'attirent, et le vent
ce n'est que ton souffle d'abîme,
Ô infini sans fond qui
m'absorbe avec joie...

Ah! ah! je vois tout à coup des
moulins noirs, dégingandés,
qui semblent courir sur les ailes
de tissu vertébré
Comme sur de longues jambes...
Maintenant les montagnes sont
déjà sur le point de jeter
sur mon évasion des manteaux
de somnolente fraîcheur,
là, à ce tournant sinistre.
Montagnes! mammoth dans le
troupeau monstrueux,
qui, lourds, trottez, arquant
vos immenses croupes,
Vous voilà dépassées, vous voilà
enveloppées / de l'écheveau gris
des brumes !...
Et j'entends le vague bruit qui
fait écho / qu'impriment sur les
routes / les fabuleuses bottes de
sept lieues / de vos pieds
colossaux...

Ô montagnes aux frais
manteaux turquoises !...
Ô beaux fleuves que vous
respirez joyeusement au clair de
lune!
Ô plaines ténébreuses!... Je vous
surpasse au galop!...
Sur ce monstre fou qui est
mien !...
Étoiles! mes étoiles! Entendez-
vous ses pas précipités.

*Udite voi la sua voce, cui la
collera spacca...*

*la sua voce scoppiante, che
abbaia, che abbaia...
e il tuonar de' suoi ferrei
polmoni*

*crrrrrollanti a prrrrecipizio
interrrrminabilmente?...*

Accetto la sfida, o mie stelle!...

*Più presto!... Ancora più
presto!...*

E senza posa, né riposo!...

Molla i freni! Non puoi?

*Schiàntali, dunque,
che il polso del motore
centuplichi i suoi slanci!*

Entendez sa voix, dont la
colère déchire...

Sa voix éclatante, qui aboie,
qui aboie...

et le tonnerre de ses poumons
de fer

Crrroulant au prrrécipice
interrminable ?...

Est-ce qu'on peut l'enterrer...

J'accepte le défi, ô mes
étoiles !...

Plus vite!... Encore plus vite!...

Et sans pause, ni repos !.

Lâche les freins ! Tu ne peux
pas ?

Alors, écrase-les,
Que le pouls du moteur
centuple ses élans !

*Urrrrà! Non più contatti con
questa terra immonda!*

*Io me ne stacco alfine, ed
agilmente volo*

*sull'inebriante fiume degli astri
che si gonfia in piena nel gran
letto celeste!*

Hourrra! Plus de contact avec
cette terre impure!

Je m'en détache à la fin, et je
vole agilement

sur le fleuve enivrant des astres
qui s'enfle eau milieu du grand

lit céleste!

..